

# Mes Moires

Un pont sur les étoiles

Jean-Pierre Dionnet  
avec Christophe Quillien

# Mes Moires

Un pont sur les étoiles

Édition revue et sévèrement corrigée

ISBN : 979-10-307-0645-1

© Éditions Au diable vauvert, 2024

Première publication : Hors Collection, 2019

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

« C'était pas mieux avant : c'était différent. »

Paul Bourget, correspondance

## Passeur de mondes

Ce livre raconte l'histoire d'un petit garçon qui avait décidé de regarder de l'autre côté de la réalité. Il s'intéressait à tout ce qui lui semblait injustement ignoré, oublié ou méprisé. Il vivait en dehors du monde, dans un univers de fantaisie peuplé de bandes dessinées, de disques, de romans et de films. Un jour, grâce à des rencontres magiques, il entra dans la vraie vie. Avec d'autres rêveurs, il inventa un magazine qu'ils nommèrent *Métal hurlant*. Puis il partit vers de nouvelles aventures. C'est ce qu'il va tenter de relater dans ce livre, qu'il a intitulé *Mes Moires* en hommage aux trois divinités du Destin dans la mythologie grecque, mais aussi en référence aux autres moires, photographiques et mathématiques, ou encore à celles des tissus.

Ce petit garçon, c'était moi. Depuis, j'ai grandi. J'ai même fini par vieillir, sans m'en apercevoir. Je me suis dit qu'il était temps de raconter mon histoire. J'ai choisi comme sous-titre *Un pont sur les étoiles*, en hommage à un roman de Jack Williamson qui a bercé mon imagination de jeune lecteur. Toute ma vie, j'ai baigné dans la science-fiction et évolué parmi les étoiles. J'étais un passeur de mondes qui jetait des ponts vers les planètes et les galaxies. J'ai longtemps habité dans une autre dimension, loin de la Terre, à l'autre bout de l'univers.

Je vais m'efforcer, du mieux que je peux, de raconter ce que j'ai vécu, ou ce que je crois avoir vécu. Je ne suis pas de ceux qui ont conservé leurs agendas et qui ont noté le moindre détail de leur existence dans de petits carnets en cuir ou en Skivertex. J'ai voulu publier ce livre parce que je pensais qu'il m'aiderait à me

souvenir, mais la mémoire me joue parfois des tours. Si j'étais à la place du lecteur, je ne me croirais pas sur parole. Je peux me tromper. Je peux arranger mes souvenirs, occulter certains faits désagréables ou ruser avec la vérité, comme tous ceux qui racontent leur vie.

En me livrant à cet exercice autobiographique, je ne risque pas grand-chose. Si je me trompe, je n'irai pas en prison. Je ne parlerai pas de tout ni de tous, car tout n'en vaut pas la peine, et certains pourraient prendre ombrage de leur présence dans ce livre. Ainsi, je n'évoquerai pas mes rencontres avec certaines sociétés secrètes asiatiques, car j'ai l'intention de rester en vie encore quelques années. Et puis j'oublie des choses : voir le pays le plus important aujourd'hui pour les films, les séries, la musique : la Corée, que j'évoque à peine.

Je n'ai pas vécu une vie toute tracée. J'ai attendu que d'autres découvrent en moi ce que je n'avais pas forcément vu et qu'ils m'indiquent la voie à suivre. Mon premier maître, au collège du Juilly où j'ai été incarcéré de la neuvième à la terminale, m'avait dit : « Avance, ton chemin te trouvera. » Et mon chemin m'a trouvé. J'ai longtemps eu besoin des autres pour me pousser vers l'avant, me tirer vers le haut. J'ai aussi un devoir de mémoire envers le passé, envers tous ceux qui m'ont aidé à devenir celui que je suis. J'ai découvert, grâce à Jacques Goimard et à Jacques Sadoul, que j'étais plus un historien de la bande dessinée qu'un critique. Philippe Druillet m'a fait entrer à *Pilote*. René Goscinny m'a fait comprendre que je pouvais écrire des scénarios. Nikita Mandryka me jugeait capable de l'aider à développer *L'Écho des savanes*. Bernard Farkas, que j'ai eu le plaisir de revoir récemment, s'est dit qu'il pouvait me confier un projet de magazine. Le Professeur Choron voulait me nommer à la tête d'un hebdomadaire. Après coup, je me suis aperçu qu'ils avaient raison. Ils m'avaient donné confiance en moi et m'avaient ouvert de nouveaux horizons.

On me connaît avant tout comme un homme d'images, mais je suis aussi un homme d'écriture. Avant, quand j'écrivais, je me laissais aller au lyrisme et au romantisme. C'est étrange, je lis pourtant surtout des écrivains qui n'utilisent pas un mot de

trop. Comme lecteur, je n'aime pas les adjectifs ni les adverbes, je préfère la sécheresse du style. Dans l'écriture, au contraire, j'étais un lyrique, et un lyrique qui crie. J'étais tout ce que je n'aimais pas chez les autres. Je me rêvais en artiste punk, je me découvrais en chanteur de variété espagnole. La vie n'obéit pas toujours à nos désirs. Je dois confesser un autre défaut : une tendance à la cyclothymie, qui m'incite à exagérer les bons moments comme les périodes sombres de mon existence. Dans ce livre, j'ai tenté de gommer ces deux travers. J'ai voulu rompre avec le Dionnet lyrique comme avec le Dionnet dramatique. J'ai évité de me plaindre, car le lecteur n'a peut-être pas eu autant de chance que moi. Mais assez parlé : il est temps de laisser place aux souvenirs.

## Un pas de côté

Je suis originaire d'un monde inimaginable pour le lecteur d'aujourd'hui. L'ordinateur, Internet et le téléphone portable n'existaient pas. Nous vivions toujours dans l'après-guerre, j'avais l'impression qu'il n'en finissait pas de finir. J'ai grandi dans un pays où l'alimentation a été rationnée jusqu'au début des années 1950. La télévision balbutiait. J'ai longtemps cru que les aventures de Zorro avaient été tournées en noir et blanc. Le téléphone restait une denrée rare pour la majorité des gens. Nous étions le cent trente-troisième foyer de la région parisienne à obtenir une ligne téléphonique. Le statut social de mon père, militaire de carrière œuvrant alors dans l'urgence, avec son chauffeur en gants blancs qui attendait devant la maison parfois jour et nuit, avait joué un rôle déterminant. J'ai grandi dans un autre univers, où les livres étaient ma seule source d'information.

J'ai voulu publier mes souvenirs pour raconter ce monde disparu, et pour expliquer à quel point il était différent de celui que nous connaissons. J'éprouve parfois le sentiment d'oublier certains faits et des pans entiers de mon passé, tandis que d'autres remontent à la surface de ma mémoire. Je voulais me dépêcher de raconter ce que j'ai vécu, avant que ce qu'il me reste de cette mémoire ne s'efface pour de bon. Certains jours, je m'imagine comme un grenier à l'abandon, rempli de malles couvertes de poussière et dont le contenu m'est devenu inconnu. J'ai su par cœur ce que ces malles contenaient. Tout était organisé dans mon cerveau. Grâce à ma mémoire photographique, chaque souvenir était à sa place, bien rangé et étiqueté : ce n'est plus le cas.



Je suis né en 1947 mais j'arrive tout droit du XIX<sup>e</sup> siècle. Une grande partie de ma culture s'est nourrie d'écrivains publiés entre 1830 et la Première Guerre mondiale. Dans ma jeunesse, je me sentais le compagnon de route de Gérard de Nerval : son voyage vers la folie m'a beaucoup peiné. Victor Hugo et Alexandre Dumas, le métèque qui a réinventé l'histoire de France, sont aussi importants pour moi que l'immensité de Shakespeare. Ensuite, mis à part Blaise Cendrars, peu de romanciers contemporains – en dehors de la science-fiction et du roman noir – m'ont bouleversé. J'ai vécu la chape de plomb qu'était le gaullisme. Les premiers à avoir fait bouger les choses, ce sont les cinéastes de la Nouvelle Vague, puis les gens de *Hara-Kiri* et ceux du Café de la Gare, avec Romain Bouteille. Nous étions des privilégiés. Nous avions moins facilement accès à l'information, nous devons donc apprendre par cœur quantité de faits, de lieux et de dates pour ne pas les oublier. Il m'arrivait, à la fin d'un film que j'avais vu au cinéma ou à la télévision, de griffonner à la hâte, sur un bout de papier, les noms qui défilaient au générique, puis de les apprendre par cœur.

On m'a enseigné la religion. J'allais à la messe tous les dimanches, ou nous la regardions à la télévision. Plus tard, j'ai mis la religion de côté mais elle m'habite forcément. Les gens qui m'ont fait cheminer étaient rarement des philosophes diplômés, plutôt des penseurs. J'ai grandi dans un monde où l'on n'évoquait pas ses problèmes personnels. C'est l'un des grands malheurs d'Internet, dont j'use par ailleurs sans modération : tout le monde publie ce qui lui passe par la tête, sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences. On gardait les mauvais moments pour soi et on ne partageait que les bons. Dans ma famille, on parlait peu. Mon père, surtout, était un grand taiseux. Je ne suis pas persuadé que la liberté de parole dont nous usons avec nos enfants soit préférable. Nous partageons parfois avec eux des difficultés qui ne les concernent pas. Cette parole bridée m'a protégé.

On ne peut pas dire que j'aie retenu la leçon : j'ai toujours été un gros parleur. Si j'étais quelqu'un d'autre, je ne me fréquenterais pas. Je parle trop. Pourtant, je ne supporte pas les gens qui

s'expriment avec un débit rapide, qui sautent du coq à l'âne et qui sont cyclothymiques – suivez mon regard. Mais ma cyclothymie est intérieure, je ne la fais pas subir à mon entourage. Dès que je deviens injuste ou excessif dans mes relations, je me retire. Je m'éloigne et j'évite de dire des bêtises qui risquent de blesser mon interlocuteur. Quand je sens que ma météo personnelle vire au mauvais temps ou à l'orage, je ne vois plus personne. Ou seulement mes proches, qui me connaissent et me supportent. Mais je ne leur parle pas. Ils comprennent que je suis là tout en étant ailleurs, et qu'il est préférable de me laisser dans mon coin.

La parole me sert de moyen de défense. Je parle pour décorer, pour faire rire, pour agrémenter une conversation ou pour faire le malin. Je sais me dissimuler derrière un flot verbal. C'est mon moyen de défense favori. Je suis un mur du son, au sens propre. Quand je suis très fatigué, je me laisse aller à une logorrhée interminable. Heureusement, elle tend à se réduire avec les années. Si je suis en forme, elle est déjà plus intéressante. Le Jean-Pierre Dionnet qui dit qu'il fait chaud quand il fait chaud ne me plaît pas beaucoup. Par chance, je n'ai pas à le fréquenter, mais je plains ceux qui le subissent. Je parle aussi pour transmettre, ce qui me semble être une meilleure démarche. Ainsi, je redonne ce que d'autres m'ont donné, et j'aime ce rôle de passeur.

Je sais que je ne suis pas éternel – quoique cela reste à prouver. J'ai vécu des moments importants et quelques instants magiques. J'ai envie de les partager. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne. J'arrive après Jacques Goimard et Jacques Sadoul, d'autres viennent après moi et cette idée me plaît. Certains ont été capables de suivre leur chemin tout seuls, pas moi. Je suis devenu celui que je suis grâce à ma famille, à mes amis et à mes maîtres. Grâce à mon autre famille de la Creuse, à Jean Bouillet et à René Goscinny, à *Pilote* et à *Métal hurlant*, à la bande de Garches et à mes copains de la télé, à Jean Giraud-Mœbius et à Philippe Druillet, sans oublier Nikita Mandryka dont le rôle fondateur a été essentiel. Grâce au duo à la Laurel et Hardy que j'ai formé avec Philippe Manœuvre, à mes femmes et à mes enfants, et à tous ceux que j'ai croisés dans les livres, dans les films, sur les disques et dans la vraie vie, même si je n'ai jamais

été doué pour la « vraie vie ». Je tenais à leur rendre un peu de tout ce qu'ils m'ont apporté.

J'appartiens à une génération qui a grandi au moment où sont nées deux nouvelles littératures : la science-fiction et le roman noir moderne. J'ai eu la chance d'assister à la mutation de la bande dessinée. J'ai d'abord cru que tout avait été dit entre le *Krazy Kat* de George Herriman, le *Little Nemo* de Winsor McCay et le *Flash Gordon* d'Alex Raymond. Puis est arrivé le *comic book*, qui m'a ouvert de nouvelles portes. D'autres sont venus ensuite, et *Métal hurlant* a été une étape importante de cette évolution. Ma plus grande chance est d'avoir été présent dans ces années charnières où nous avons connu le monde d'avant, tout en devinant celui d'après. Nous regardions l'avenir avec un œil narquois, comme pour dire : « Si vous croyez que vos problèmes vont s'arranger grâce à vos fusées qui iront plus vite, vous vous trompez ! Vous serez bloqués pendant une heure dans la ceinture d'Orion pour aller de la grande Lune à la petite Lune, et vous n'arriverez jamais à l'heure à Antarès à cause des embouteillages... »

Très jeune, j'ai fait le choix d'effectuer un pas de côté. On n'a pas assez d'une existence pour tout lire, tout voir, tout écouter et tout aimer. J'ai choisi les écrivains maudits et les artistes oubliés plutôt que les valeurs établies. J'ai longtemps défendu les films de Mario Bava et de Dario Argento, pas ceux d'Ingmar Bergman. Je n'avais rien contre Bergman, mais tout le monde l'adorait, il était considéré comme un dieu sur terre et ses scénarios étaient publiés par de grands éditeurs. Il n'avait pas besoin

---

de territoires à explorer. « Trop peu de temps et tant de choses à faire », comme dit Mister X, le super-héros insomniaque de Dean Motter et de Paul Rivoche.

## Enfances

Mes premiers souvenirs d'enfance me ramènent à Livry-Gargan, en banlieue parisienne. C'est là que j'ai grandi, quand je ne me trouvais pas dans la Creuse pour les vacances scolaires, et parfois en dehors. Nous habitions une maison immense – dans les yeux d'un enfant, toutes les maisons sont immenses mais ce fut le cas un temps : le jardin devant la maison, avec le pavillon des gardiens ; puis derrière les fleurs et les pelouses, les noisetiers et le grand catalpa, le jardin potager et la cabane à lapins, la serre due à Garnier, avec ses plantes exotiques et ses orangers ; le bois avec ses rocailles, semblables à celles du château en face, elles aussi disparues, comme les ourses empaillées sur fond de stalactites, ou le tigre et le cacatoès, sur fond de fausse verdure, qu'il y avait dans les deux petits pavillons de garde à l'entrée, et maintenant ça s'appelle *Le Château de la Forêt*. Je peux d'ailleurs parler au présent de ma maison : elle existe toujours, en bordure de la route nationale qui coupe Livry en deux. Désormais, je suis installé quelques mètres plus loin, au dernier étage d'un petit immeuble. Tous les jours, en sortant de chez moi, je peux choisir de la regarder ou de ne pas la voir, tout dépend de mon humeur et de ma mélancolie du moment. Elle ne nous appartient plus. Elle est à la fois une réalité physique bien présente et l'incarnation d'un passé à jamais disparu. C'est une sensation étrange que de vivre à quelques mètres des lieux de son enfance sans pouvoir y retourner autrement que par la mémoire. Elle est située en face du château de Madame de Sévigné comme il s'appelait alors ; cette orpheline de basse extraction qui épousa coup

sur coup deux nobles qui la laissèrent veuve, fanant les foins et écrivant. La légende raconte qu'un souterrain reliait celui-ci à la maison, habitée par l'intendant de la marquise, mais je ne l'ai jamais trouvé. Il faudrait tout de même que je pense à vérifier s'il existe bien.

Une grille en fer et en bronze garde l'entrée. Elle a été peinte en vert pendant la guerre, afin de ne pas attirer l'attention des Allemands et des voleurs. Des murs épais la protègent des regards extérieurs. Derrière la maison, un jardin s'étendait donc à l'infini, ou presque: un peu plus d'un hectare. Il offre un terrain de jeu idéal à mon goût de l'aventure et à mon imagination. Les murs et le jardin de mon enfance se sont enfuis avec elle. Des immeubles modernes les ont remplacés. J'entends les cris d'enfants de l'école voisine, c'est charmant. L'époque est moins propice au rêve, comme le rappelle le flot incessant de voitures et de camions qui empruntent la nationale. Je suppose qu'une jeunesse vécue aujourd'hui au même endroit n'aurait sans doute pas le même charme, même si chaque génération se fabrique ses propres souvenirs de bonheur avec ce qui lui tombe sous la main. Il ne reste que la grille, dernier symbole d'une splendeur devenue dérisoire.

Mes grands-parents se sont installés au rez-de-chaussée, mes parents occupent le premier étage et le deuxième m'appartient. Le salon donne sur la terrasse et surtout sur le catalpa géant qui ne rendra l'âme que dans les années 1990, victime d'une tempête. Cette maison, c'est un petit coin de campagne préservé en pleine ville. Mon grand-père, jardinier dans l'âme, a installé une cabane pour ranger ses outils. Je vis au rythme des saisons. Ma mémoire n'a pas gardé la trace des jours de pluie ni des longues journées d'ennui. Dès que la neige arrive, je me précipite dans le jardin. L'été, je cherche son ombre rafraîchissante, mais je ne dors jamais sous le chêne: on peut en mourir. Et je lance des couteaux sur une cible, à côté de la balançoire. Tout autour de nous, des immeubles et des pavillons sont en train de pousser, mais je ne m'en aperçois pas. Je grandis dans un endroit préservé, à l'abri des bruits de la ville et des désagréments du monde.

Le jour où j’aurai la mauvaise idée de me prendre pour Zorro et de décapiter toutes les tulipes du jardin, je ferai le tour de la maison en courant pendant que mon père me poursuivra en me donnant des coups de ceinture sur les fesses. Ce jardin, c’est l’endroit idéal pour se cacher dans une cabane à outils, le plus loin possible, afin d’échapper au médecin qui veut m’attraper pour m’administrer une piqûre. Les grandes personnes mettront deux heures à me retrouver. Je ne sais plus comment l’histoire s’est terminée. Je suppose que j’ai eu droit à la fameuse piqûre, mais l’honneur était sauf, je n’avais cédé que face au nombre et à la force brute. Dans ce jardin, je suis chez moi. Je n’ai pas peur de l’ombre des arbres qui s’étend au-dessus de ma tête ni du bruit du vent qui secoue leurs branches. D’ailleurs, c’est bien plus qu’un jardin. C’est un bois, c’est une forêt, c’est une jungle, un territoire sauvage dont je suis le prince, le roi et même l’empereur. Je joue avec les deux chiens de mon grand-père, un berger allemand – qu’il a volé à des militaires allemands en pleine déroute à la fin de la guerre – et un bouvier des Flandres, que le berger a dressé pour faire comme lui la ronde, le tour du jardin, pour guetter l’ennemi. Ce sont mes grands copains. Je peux leur faire subir tous les supplices, leur tirer la queue, leur coller des gnons, en faire des montures ou l’attelage d’un chariot à roulettes. Ils se laissent martyriser mais malheur à la vieille dame qui, un jour de balade, se pencha sur mon berceau : en deux secondes elle fut saisie aux poignets, mise à terre et mon grand-père intervint juste à temps, avant que le berger ne l’égorge. Cette maison, c’est mon petit paradis.

J’ai installé mon quartier général dans le grenier. Mon grand jeu consiste à mettre le feu à mes maquettes d’avion et à les jeter par la fenêtre. C’est dans ce même grenier que j’ai organisé ma première et unique boum – à ce moment-là, on parlait encore de « surprise-partie » –, à quinze ou seize ans. J’avais pris soin de condamner l’accès à ma chambre afin d’éviter que des mains indécates ne viennent feuilleter mes collections de bandes dessinées, au risque de les abîmer. Mon père s’était réfugié dans son bureau, ma mère s’était repliée je ne sais où, nous avions préparé de la sangria et nous dansions sur des standards de

rhythm'n'blues. Les boums suivantes, je les passerai plutôt chez des copains, dans les garages de leurs maisons, mieux adaptés à la réception d'une armada de gamins en train de se trémousser sur les musiques à la mode.

Mais il faut bien aller parfois à l'école maternelle de la rue Benoît-Malon. La vie serait trop facile si je pouvais passer mes journées dans la maison de Livry. Je me livre aux activités traditionnelles des enfants pendant la récré. Je joue aux billes. Je joue aussi au petit voleur, en dérobant quelques francs dans la bourse de ma mère pour m'acheter un peu plus de roudoudous. Quand elle découvrira mon terrible forfait, elle m'incitera à lui demander de l'argent plutôt que de me servir dans son porte-monnaie. Au temps de l'adolescence, je me ferai à nouveau pincer, cette fois dans une librairie, pour avoir volé un livre. La leçon me servira lorsque je deviendrai libraire à mon tour. J'apprendrai à repérer les clients suspects et à ne jamais placer hors de vue les petits formats, plus faciles à cacher sous un blouson.

À l'école, je découvre une invention extraordinaire : le cinéma. Je suis d'abord traumatisé par une scène du film de John Ford, *Qu'elle était verte ma vallée*. Le film est magnifique, mais je suis choqué par la séquence qui montre la mort de mineurs, victimes d'un coup de grisou. Je fréquente le ciné-club du patronage chrétien. Nous procédons à des échanges culturels avec les enfants qui fréquentent l'autre patronage de Livry, lié au Parti communiste. Ils viennent voir *Crin-Blanc* et *Le Ballon rouge*, d'Albert Lamorisse. En échange, nous découvrons *Le Tour du monde de Sadko*, d'Alexandre Ptouchko et dans un des deux, *Les Aventures du baron de Münchhausen*, de Josef von Báký, et *La Couronne de fer*, d'Alessandro Blasetti. Un film soviétique, un film allemand, un film italien, tous les trois produits par des régimes autoritaires, et qui me sidèrent tous les trois. Ils racontent la même histoire, celle de personnages qui décident de rentrer à la maison après avoir parcouru le monde entier. Le message est limpide : il ne sert à rien de vouloir conquérir la planète, on est bien mieux chez soi.



Ma chambre n'est pas une pièce comme les autres. Elle est hantée. Ma mère m'a raconté que notre maison avait appartenu, il y a de cela bien longtemps, à Monsieur de Paris, le bourreau. Je dors dans la chambre qui était la sienne. Depuis, il revient de temps à autre sur les lieux où il a vécu. C'est humain. Les bourreaux ont le droit d'être nostalgiques, eux aussi, même s'ils sont passés de vie à trépas. J'ai cru à cette histoire. Il m'est arrivé de me réveiller, sur le coup de deux ou trois heures du matin, et de sentir qu'il était là, au pied de mon lit, immobile. Il m'observait sans rien dire. Il ressemblait à ces personnages dessinés par le grand Frank Frazetta, coiffés d'un casque et munis d'une hache. Je savais qu'il était venu me chercher. Je restais sans bouger, les yeux fermés, attendant qu'il se lasse et qu'il s'en aille, avant que la fatigue ait raison de ma peur et me plonge dans le sommeil. Au petit matin, le bourreau avait disparu. J'avais vaincu la malédiction. Je savais qu'il reviendrait, mais j'avais gagné un répit. La scène s'est reproduite plusieurs fois pendant deux ou trois mois. J'ai fini par décider de le faire fuir. Il n'y avait qu'une solution : me retourner et l'affronter du regard. Il m'a fallu un temps qui m'a paru infini, mais j'ai réussi à venir à bout de ma peur. Lorsque j'ai enfin osé me retourner, j'ai constaté qu'il n'était plus là. Je savais qu'il était parti pour de bon.

Le lendemain matin, très fier de moi, j'ai relaté mon exploit nocturne à ma mère. Elle a éclaté de rire, m'assurant qu'il n'y avait jamais eu de bourreau et qu'elle m'avait raconté des bêtises, s'étonnant même de constater que je l'avais crue. Ma mère avait un sens de l'humour très personnel. Un jour, à mon retour de l'école, elle m'a accueilli avec des paroles angoissantes : « Petit garçon, tu n'habites pas ici, tu t'es trompé de maison... » Dans la Creuse, elle me racontait l'histoire du meneur de loups, avec sa cape et son grand chapeau, qui venait demander une miche de pain à mon arrière-grand-mère et qui repartait avec ses loups, comme dans le roman d'Alexandre Dumas. Elle m'a montré la maison du pendu, dans laquelle il n'y avait jamais eu de pendu, mais dont la simple évocation suffisait à m'effrayer. Son humour m'a peut-être permis de me familiariser avec tout ce qui se trouve en lisière de notre monde rationnel et de développer mon goût

du fantastique. Je profite donc de ce livre pour remercier le bourreau de Paris, et lui dire qu'il peut revenir hanter mes nuits quand il le souhaite. Maintenant, je n'ai plus peur de lui. Avec les années, nous sommes devenus de vieux amis.

\*\*\*

En classe de 9<sup>e</sup>, j'entre comme interne au collège des Oratoriens de Juilly, en Seine-et-Marne, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Paris. Dans les salles de classe, pendant les cours, on sent pendant des mois l'odeur déplaisante des betteraves pourries. Mes parents m'ont acheté le costume de rigueur, blazer, short bleu et calot. Le collège est un établissement religieux catholique réservé aux garçons, qui ne deviendra mixte que dans les années 1980. J'y resterai jusqu'à la terminale. Quelques célébrités sont passées par ici. Des acteurs, comme Claude Brasseur et Philippe Noiret. Des chanteurs, comme Michel Polnareff et Jean-Jacques Debout. Mais aussi Jacques Mesrine, le futur « ennemi public n° 1 ». Durant mon année de 3<sup>e</sup>, j'étais assis à sa table, sur laquelle il avait gravé ses initiales avec un canif. Les deux premières années, je dors dans la maison des petits. Nous sommes six par dortoir. En 7<sup>e</sup>, changement de statut et de conditions de vie. Nous sommes installés dans un dortoir d'une centaine d'élèves. La toilette se fait à l'eau froide. Bienvenue parmi les grands.

Je passe mes deux premières années de collégien à la montagne, en Haute-Savoie, près du Grand-Bornand, dans une dépendance de Juilly, les Avenières. Nous sommes logés dans un château 1900 que n'aurait pas détesté Louis II de Bavière. Les parents ont le droit de nous rendre visite tous les trois mois. Ils s'imaginent que nous sommes au bain et que nous souffrons de l'éloignement, mais c'est tout le contraire. J'étais content de les retrouver quand ils venaient, mais j'étais surtout impatient de les voir repartir : leur présence me faisait perdre une journée de ski... Nous rejoignons les salles de cours à skis, nous pratiquons le kayak, l'endroit correspond assez bien à ma vision du paradis sur terre. Je n'ai droit qu'à quinze jours de vacances tous

les trois mois, mais je m'en fiche : ici, je suis heureux. Pour la Saint-Jean, nous allumons des feux avec de gigantesques troncs d'arbre. Une fois par semaine, nous allons à la messe. D'après la rumeur, le bâtiment aurait appartenu à un véritable maharaja et des fresques érotiques indiennes seraient dessinées sur les murs de la chapelle, en dessous des panneaux muraux. C'est ce que racontent les plus grands. La légende est jolie, mais personne ne réussira jamais à voir ces fameuses fresques.

Mes parents m'ont placé chez les Oratoriens afin que je reçoive une bonne éducation. Je partage le quotidien de fils de famille et d'enfants de vedettes de l'époque, comme le fils de Léopold Sédar Senghor, celui du chanteur Jean Constantin, l'une de mes premières idoles, ou deux membres de la famille d'Ormesson. Des rejetons de la moyenne et de la grande bourgeoisie, dont la famille s'est illustrée dans la politique ou dans les arts. Mes parents ont des envies d'ascension sociale. La famille revient de loin. Avant la guerre, nous avons intégré les rangs de la bourgeoisie. L'achat de la maison de Livry en témoigne. Mon grand-père maternel était devenu chef de chantier et avait monté une entreprise de bâtiment. Mes parents possédaient leur loge à l'opéra. Et puis, à la Libération, mon grand-père s'est trouvé en conflit avec les communistes. Ils l'ont accusé d'être un profiteur de guerre et l'ont menacé de saisir ses biens. Dans les papiers de famille, j'ai retrouvé des documents attestant de son engagement dans la Résistance. Par l'intermédiaire du maquis de Chelles, il transmettait aux Anglais les plans des routes qu'il ouvrait. Il a été victime des jalousies, des rivalités et des règlements de comptes entre les différents groupes de résistants. C'était un homme droit, il n'a pas supporté ces attaques. Il a envoyé balader tout le monde, il a fermé la société et il s'est contenté de cultiver son jardin. Le train de vie des Dionnet s'est mis à baisser. Il a fallu s'adapter à la nouvelle situation. Ma mère a trouvé un emploi de guichetière à la poste. Mes parents ont remonté la pente, petit à petit. Avec une obsession : sauver la face, toujours. Ne pas se plaindre, jamais. Je revois encore ces déjeuners qui n'en finissaient pas, dans le salon, avec la famille de l'ambassadeur du chah d'Iran, un voisin. Obligation de bien se tenir à

table, interdiction de jouer dans le jardin pour ne pas se salir. Un calvaire.

À Jully, je fais la connaissance d'un homme qui tiendra un rôle essentiel dans ma formation intellectuelle : le révérend père de Tourtier. Un ancien Père blanc, responsable de missions en Afrique noire, qui s'occupait de pestiférés dans un hôpital de brousse. Pendant quatre années, c'est lui qui dirigera le collège, de ma classe de 3<sup>e</sup> à ma terminale. Chez les Oratoriens, nous avons des principes moraux. Nous n'aimons pas beaucoup les Jésuites, prêts à tout pour parvenir à leurs fins. Nous savons qu'à force de se salir les mains, on finit par se salir soi-même. Au collège, je me rends coupable de quelques petites bêtises. Rien de bien méchant, mais je ne supporte pas l'un des enseignants, un certain S\*\*\*, dont je tairai le nom par charité chrétienne, un prof de français qui nous fait travailler sur le sens de la même phrase de François Villon pendant trois mois. J'ai déjà lu Villon, je perds mon temps et je ne progresse pas. Je fais d'abord preuve d'insolence, avant de passer à l'étape suivante. Je commence par découper des bons d'achat dans des catalogues et à commander pour lui des ustensiles de cuisine, des livres et tout ce qui me tombe sous la main, jusqu'à faire livrer des tubes de pipe-line devant sa petite maison, située juste en face du collège, afin que tous les copains profitent du spectacle. Puis nous ouvrons les robinets purgeurs des radiateurs et nous jetons des livres de la bibliothèque dans le lac. Ce pauvre S\*\*\*, que je considère comme le responsable de cette inondation en raison de sa médiocrité, n'a rien à voir avec un enseignant formidable, Monsieur Marie, un professeur de français de 3<sup>e</sup> qui s'adresse à moi de la même manière que le fera le libraire Jean Boulet : comme si j'étais un adulte curieux de tout et capable de partager ses goûts, pas comme si je n'étais qu'un enfant attardé et ignorant. Le père de Tourtier me parle sans détour de S\*\*\*, qu'il n'hésite pas à qualifier de « médiocre » en ma présence, au mépris de toute solidarité confraternelle. Je ne me permettrai pas de le contredire, j'ai bien trop d'estime pour lui. Pour me faire prendre mon mal en patience et m'aider à supporter ces cours insipides, il me propose de mettre sur pied un ciné-club. Une proposition que

j'accepte avec enthousiasme, à la fois par passion du cinéma et pour profiter d'une petite fenêtre de liberté en allant à Paris, parfois, chercher un film à la Fédération française des ciné-clubs.

Je fréquente la bibliothèque, et pas seulement pour jeter dans le lac quelques dizaines d'ouvrages. Je me plonge dans les écrits mystiques de sainte Thérèse d'Avila. Je découvre les textes cathares, qui me fascinent. Je ne suis pas toujours d'accord avec eux, je ne suis pas certain que nous vivions en enfer, mais j'admire leur refus de tout et de tous les ornements. Plus tard, je découvrirai les amish et j'aurai pour eux la même fascination que pour les cathares. Longtemps, la vie pratique me laissera indifférent. Dans mes futurs appartements, je vivrai entouré de livres, de disques et de tableaux, sans jamais accorder la moindre importance à des biens matériels élémentaires. Jusqu'à la naissance de mes filles, je me considérerai comme un campeur, capable de m'offrir un canapé en Plexiglas, aussi beau et cher qu'impraticable, mais incapable d'acheter une machine à laver.